

Transcription de l'interview d'Ignazio Visco (Rome, 16 octobre 2012)

Légende: Transcription de l'interview d'Ignazio Visco, haut fonctionnaire à la Banque centrale d'Italie depuis 1971 et gouverneur de cette même Banque centrale d'Italie depuis 2011, réalisée par le Centre Virtuel de la Connaissance sur l'Europe (CVCE) le 16 octobre 2012 à Rome. Conduit par Renaud Dehousse, professeur des universités et titulaire de la chaire Jean Monnet de droit communautaire et d'études politiques européennes à Sciences Po (Paris), directeur du Centre d'études européennes, l'entretien porte particulièrement sur les aspects suivants de la vie de Tommaso Padoa-Schioppa: sa personnalité, son action à la Banque centrale d'Italie, sa vision de l'économie, son engagement en tant que ministre de l'Économie et des Finances (2006-2008) et son engagement dans la construction européenne.

Source: Interview d'Ignazio Visco / IGNAZIO VISCO, Renaud Dehousse, prise de vue: Alexandre Germain.- Rome: CVCE [Prod.], 16.10.2012. CVCE, Sanem. - VIDEO (00:31:46, Couleur, Son original).

Copyright: (c) Traduction CVCE.EU by UNI.LU
Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.
Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:
http://www.cvce.eu/obj/transcription_de_l_interview_d_ignazio_visco_rome_16_octobre_2012-fr-cb74db9c-d512-4cd2-aa12-23cf31e061fe.html

Date de dernière mise à jour: 05/07/2016



Transcription de l'interview d'Ignazio Visco (Rome, 16 octobre 2012)

Table des matières

I. L'action de Tommaso Padoa-Schioppa à la Banque d'Italie et sa vision de l'économie.....	1
II. Tommaso Padoa-Schioppa et sa vision de l'Europe.....	4
III. Tommaso Padoa-Schioppa et son action au ministère italien de l'Économie et des Finances.....	5
IV. La personnalité de Tommaso Padoa-Schioppa.....	6

I. L'action de Tommaso Padoa-Schioppa à la Banque d'Italie et sa vision de l'économie

[Renaud Dehousse] Monsieur le gouverneur, nous vous remercions d'avoir accepté de nous recevoir en cette période où vous êtes très occupé. J'aimerais commencer par vous demander d'évoquer la personnalité de Tommaso Padoa-Schioppa, dans une maison que vous connaissez bien, qui a été la vôtre pendant tant d'années, à savoir la Banque d'Italie. Si je ne me trompe pas, lorsque vous êtes arrivé à la Banque, il était déjà directeur général en charge des études depuis quelques années.

[Ignazio Visco] Non!

[Renaud Dehousse] Non?

[Ignazio Visco] Je suis arrivé à la Banque à mon retour des États-Unis en 1974 et Tommaso Padoa-Schioppa était alors responsable du service des analyses monétaires. Il n'était donc pas même encore chef de service à cette époque. Il y a beaucoup d'autres grades que celui de chef de service, on devient responsable plus tard. Mais il était déjà très écouté par le gouverneur de l'époque, Guido Carli, ainsi que par le directeur général, Paolo Baffi. Et il avait une capacité de *leadership* remarquable, non seulement à l'égard de ses collègues, de ceux qui travaillaient avec lui, mais aussi des personnes moins proches. C'était quelqu'un de très pragmatique, mais aussi quelqu'un doué d'une grande capacité de vision, dans laquelle il mettait toute son expérience, une expérience de fédéraliste européen, mais aussi une expérience d'homme respectueux des institutions. Et il avait beau être respectueux des institutions, il n'en était pas esclave pour autant, ou attaché au *statu quo*. C'était au contraire une personne animée par un grand esprit de réformateur, même si à l'époque, les jeunes comme nous le voyaient comme quelqu'un qui avait des idées assez conservatrices, d'une certaine manière. Il a toujours critiqué mai 68, qu'il considérait, par exemple, comme une période caractérisée par un gaspillage de ressources humaines et intellectuelles. Mais c'était un homme très attentif aux institutions. à ce propos, je vais tâcher de me souvenir d'une phrase qu'il a prononcée, qui n'était pas de lui, mais bien d'un philosophe suisse, Amiel, qui disait quelque chose comme ceci: «L'expérience se forme chez les individus, mais seules les institutions transforment cette expérience en sagesse, en la transmettant, en la maintenant». Je pense que c'était là son objectif. Il prenait énormément d'initiatives. Il prenait des initiatives dans un tas de domaines et il essayait, je pense, par le travail d'équipe, d'en mener à bien le plus grand nombre possible, en acceptant les éventuels freinages, les résistances, mais en cherchant toujours à jeter les bases de l'initiative suivante.

[Renaud Dehousse] Pouvez-vous nous parler de l'économiste...

[Ignazio Visco] Oui.

[Renaud Dehousse] ... économiste qu'il était car il était adepte d'une école très rigoureuse, l'école

de Modigliani. Comment était-il vu dans le milieu de la Banque d'Italie?

[Ignazio Visco] Il faut rappeler que le service d'études de la Banque d'Italie est toujours un centre de recherche et d'analyse économiques très important. À l'époque, l'Italie est dans une situation d'instabilité, d'instabilité financière, d'instabilité réelle, caractérisée par une grande rigidité. Avec Modigliani, il a écrit ces travaux sur une économie indexée à cent pour cent et plus. C'était donc un acteur important de la politique économique de l'époque, une politique économique de l'offre, pourrait-on dire aujourd'hui. C'est-à-dire de suppression des situations de blocage, d'instabilité, d'inflation, en agissant du côté du marché du travail, du côté de la capacité à introduire des contraintes, des contraintes prenant notamment la forme d'un taux de change plus apprécié que celui qui serait sans doute nécessaire en situation d'équilibre pour promouvoir la recherche d'éléments de productivité. Un fort héritage keynésien était naturellement encore très présent à l'époque: l'attention était centrée sur la demande, qu'il ne niait pas parce que Modigliani, qui était aussi son maître, appartenait lui aussi à ce type de culture. Une culture qui a assurément une tradition importante au sein de la Banque d'Italie, mais il essayait d'y ajouter la dimension de l'offre. À l'époque, ces travaux étaient considérés comme des travaux de résistance, en quelque sorte, à l'égard d'un mouvement syndical qui considérait le salaire comme une variable indépendante ou autres slogans de ce type. En réalité, cependant, je pense que ces travaux ont été importants pour définir précisément la limite, l'obligation qu'une économie indexée de la sorte constituait pour permettre à l'Italie de sortir de cette période d'instabilité. Il faut aussi dire que la période était très difficile sur le plan social, sur le plan politique, il y avait le terrorisme. Mais ce qu'il était le plus appelé à réaliser, c'étaient des tâches qui étaient liées à la bonne gestion des opérations monétaires. Il est un peu exagéré de parler de politique monétaire à cette époque...

[Renaud Dehousse] Oui.

[Ignazio Visco] ... parce que c'était une période caractérisée par des interventions importantes de nature administrative. Il y avait les contraintes de portefeuille sur les banques, les contrôles directs du crédit, les contrôles [sur les] augmentations de capital, les enchères du Trésor, qui considéraient la Banque centrale comme un acquéreur résiduel de ce qui n'était pas vendu sur le marché. Et ce qu'a fait Padoa-Schioppa, je pense qu'il l'a plutôt bien expliqué dans son article, dans le livre qu'il a écrit au milieu des années 80, je pense, en l'honneur de Modigliani, dans lequel il citait un autre Prix Nobel, James Tobin, qui disait: «Pour changer l'économie, pour influencer l'économie, on peut se servir des règles de politique économique ou de politique monétaire, et en modifiant les structures économiques». Je pense que sa contribution fondamentale a consisté à essayer de doter ce pays d'infrastructures financières et monétaires permettant d'assurer la transmission des impulsions de politique monétaire en passant d'une politique de nature administrative à une politique de contrôles indirects, d'opérations de marché ouvert, en le dotant d'une série d'innovations: La façon d'émettre des enchères de dette publique et donc de permettre à la Banque d'Italie, en y participant, de modifier les taux d'intérêt, le fait de rendre la Banque d'Italie indépendante par rapport au Trésor, par le divorce, et non plus acquéreuse résiduelle des titres invendus, le fait de doter le système d'instruments financiers non seulement de bons du Trésor à court terme, mais aussi d'instruments à plus long terme, les obligations d'État pluriannuelles, les certificats de crédit du Trésor, la création d'infrastructures véritables, comme le «Telematico», le marché des titres d'État (MTS) qui existe encore, ou le marché électronique Interbank des dépôts interbancaires, l'e-MID, ou les marchés des *futures*, des options sur les titres d'État qui ont été institués à cette époque. Cette contribution a été fondamentale. Quand nous avons connu la crise de 92 et 93, une crise financière et monétaire très, très difficile, qui a entraîné

une dévaluation importante, une dépréciation de la lire, nous avions vraiment peur de ne plus réussir à juguler l'inflation. Et la politique monétaire a réussi à se développer en profitant de façon extraordinaire de toutes ces infrastructures financières et monétaires dont l'Italie s'était dotée. Je pense que Tommaso Padoa-Schioppa a joué un rôle majeur dans toutes ces évolutions. Voilà pour la politique monétaire, mais lui disait: «La politique monétaire ne concerne pas uniquement la création de monnaie ou l'objectif consistant à assurer la stabilité des prix. Elle consiste aussi à permettre une circulation monétaire efficace, capable d'agir en peu de temps pour réguler les transactions monétaires avec le système des paiements». Et son travail [...] a été fondamental pour l'Italie et pour l'Europe.

[**Renaud Dehousse**] Cette impulsion réformatrice, disons, qui consistait au fond à se servir de l'intégration européenne pour obliger, oserais-je dire, le pays à accepter des réformes, rencontrait-elle des résistances au sein de la Banque?

[**Ignazio Visco**] Mais bien sûr... Je pense qu'il faut souligner deux choses. Premièrement, Padoa-Schioppa croyait vraiment dans l'Europe. L'Europe n'était pas seulement...

[**Renaud Dehousse**] ...un moyen...

[**Ignazio Visco**] ...un moyen d'obliger l'Italie à opérer des changements. Deuxièmement, il était également convaincu que l'Italie avait un potentiel énorme, qu'elle a manifesté pleinement à partir de l'après-guerre, au moment où nous avons commencé à travailler. Je pense qu'il est arrivé à la Banque à la fin des années 60 et moi, quatre ou cinq ans plus tard. C'est à cette époque qu'est apparue la crise dans ce pays, une crise de développement, d'une part, et d'intrigues, malheureusement, d'autre part, c'est-à-dire de retour en arrière, sans doute politique et sans doute aussi idéal après la fin de la grande motivation qui nous avait poussés à progresser pour sortir d'un héritage très, très difficile. En obligeant le pays à s'adapter, à s'ajuster, il voyait assurément l'importance des contraintes: la contrainte imposée par le taux de change, je l'ai dit tout à l'heure, la contrainte imposée par la rigidité, la tension, au budget public. Des échanges avaient assurément lieu sur cette question. J'ai moi-même participé à quelques occasions à de grandes discussions. On n'était pas certain qu'en obligeant un pays à vivre avec un taux de change surestimé, le pays allait réussir à faire l'effort, que les entreprises allaient réussir à opérer les investissements nécessaires pour augmenter la productivité et réduire les coûts et ainsi permettre d'améliorer la capacité productive: c'était une stimulation, une contrainte, mais il fallait l'accompagner d'autres choses. Il n'était pas certain qu'avec l'indépendance entre monnaie et budget public, ce dernier allait soudain devenir vertueux – et en effet, il ne l'est pas devenu. La baisse de l'inflation, liée notamment à un taux de change plus apprécié, n'est pas allée de pair avec une réduction du déficit public, parce que le taux d'inflation n'a pas été remplacé par une révolution dans les dépenses ou par une hausse des autres impôts et notre dette a explosé. Les discussions allaient par conséquent bon train à ce sujet. Je pense qu'il était convaincu que cette volonté d'assurer la compatibilité entre les grandeurs, d'éviter les déséquilibres, d'innover par le respect des contraintes budgétaires et de coût, par le biais du marché, par le biais de l'initiative privée, donnerait des résultats. Durant les dernières années, il s'est montré plus attentif à ce qu'on pourrait appeler les «échecs du marché». Pendant les années de la maturité, il était très attentif aux échecs de l'État. Il a toujours vu ces deux périodes comme des périodes où on poursuit le chemin avec une certaine difficulté, mais il est assez évident qu'au cours des dernières années, il a bien vu que malgré toutes ses initiatives sur le plan de la réglementation, notamment du système bancaire, malgré l'intérêt pour une politique basée sur des règles, et de fait le système privé ne s'était pas autorégulé, était plutôt instable. Comme on l'avait toujours pensé dans cette maison, cependant, la stabilité monétaire en soi

était peu de choses par rapport à la nécessité d'assurer une stabilité financière qui ne dépendait pas automatiquement des comportements de tous les agents économiques limités par un système de règles, de solutions bien définies, car les règles sont bien souvent importantes, mais les comportements le sont encore plus. Il a joué un rôle à cet égard notamment en termes de surveillance... parce qu'à Bâle, il était président du Comité de Bâle, il était très attentif à la définition des différentes phases de couverture des risques encourus par les établissements de crédit: les risques de crédit, les risques de marché, les risques opérationnels. Et à la construction, donc, d'un système pour faire face à une instabilité, à une possible instabilité ou à de possibles échecs, entre guillemets, des institutions financières privées. Je pense qu'il était convaincu à la fin de la nécessité de critiquer la politique à courte vue, il disait...

[**Renaud Dehousse**] Oui.

[**Ignazio Visco**] ..., de ceux qui opèrent sur les marchés et en même temps, de définir des règles, des institutions capables de ne pas être récupérées par ceux qu'elles doivent réguler.

II. Tommaso Padoa-Schioppa et sa vision de l'Europe

[**Renaud Dehousse**] Oui, en effet, parce que cette impulsion de modernisation, d'institutionnalisation, de constructions de mécanismes de régulation, il l'a eue non seulement au niveau national, mais aussi au niveau européen, où il a, dit-on, été l'un des principaux artisans, par exemple, du renouvellement de la pensée au sein des services économiques de la Commission européenne, justement avec cette ouverture plus grande, cet intérêt plus grand pour la politique de l'offre, avec le rôle central qu'il a joué dans le comité Delors, avec ses dernières réflexions sur la nécessité de développer la réglementation bancaire au niveau européen. En somme, il y avait une grande continuité, une continuité remarquable. Si vous me permettez par ailleurs d'ajouter un élément, ce qui me frappe, c'est que les Italiens dont on peut dire qu'ils ont eu une influence remarquable sur le cours des événements au niveau européen ne sont pas nombreux. Et lui, il fait partie de ces personnes.

[**Ignazio Visco**] En effet, je pense que vous dites vrai. Je pense qu'à la fin, même s'il l'avait déjà constaté à la fin des années 90, il considérait le parcours de l'Union européenne comme un parcours inachevé. Il ne fait aucun doute que Tommaso Padoa-Schioppa était issu d'une tradition qui était très européenne. Trieste, avant la fin de la guerre. Il a donc vécu ce conflit dramatique, même s'il était encore très jeune. Il a donc grandi dans un environnement fédéraliste, où l'objectif était de construire une Europe unie contre le conflit, pour la paix. Il aurait bien sûr été très touché par l'attribution du Prix Nobel, mais il voyait dans ce parcours un parcours complexe et non linéaire. L'unification monétaire n'en était qu'une petite partie. Si l'on observe l'acronyme de l'unification monétaire, on se rend compte qu'il y a un «E» au milieu en fait, UEM. Ce «E», on pense souvent qu'il désigne l'unification européenne, alors qu'il s'agit d'une unification économique – il ne s'agit pas que de la monnaie. La monnaie était donc une partie, puis il y avait la composante liée au marché unique européen, le «*single market*», le marché intérieur. Il a considérablement contribué aux deux, mais même quand l'Union européenne, l'union monétaire, a vu le jour, il a dit que ce n'était pas assez, qu'elle n'était pas achevée. Il y a toujours eu, selon lui, un conflit en Europe entre l'économie et le politique, entre l'objectif technocratique et l'objectif idéal, un objectif d'unité, d'unité sociale et politique, entre le confédéralisme et le fédéralisme, le fonctionnalisme de Monnet et le

constitutionnalisme de Spinelli. En somme, il avait des idées bien arrêtées sur la politique de l'Europe. Sa vision, j'en suis convaincu, visait à améliorer l'État, le pays où il était né, à améliorer le fonctionnement institutionnel, puis économique et politique du pays dans lequel il préférait vivre, ainsi que celui de l'Europe.

III. Tommaso Padoa-Schioppa et son action au ministère italien de l'Économie et des Finances

[**Renaud Dehousse**] Entre temps, il avait également fait un choix audacieux, je dirais, en acceptant l'invitation de Romano Prodi à descendre dans l'arène politique car au fond, il est vrai qu'il y avait déjà eu des précédents, avec d'éminents ministres qui ont été choisis dans le milieu de la Banque d'Italie – je pense, naturellement à Ciampi – mais c'était alors dans le cadre d'un gouvernement dit «technique», alors que le choix porté sur Padoa-Schioppa intervenait dans un contexte complexe, avec une fracture très nette entre majorité et opposition et une majorité par ailleurs extrêmement modeste. Au sein de la Banque d'Italie, comment voyait-on ce choix qu'il avait fait, qui était au fond un basculement total, il le disait lui-même, que c'était un métier totalement nouveau pour lui?

[**Ignazio Visco**] Je dois dire que j'ai beaucoup parlé avec Tommaso au cours des mois qui ont précédé son acceptation de cette fonction. Il voulait se faire une idée la plus précise possible de la situation et de ce qu'il fallait faire, mais parallèlement, tandis qu'il essayait de se faire cette idée, de mettre à jour ses connaissances après une longue période où il s'était occupé d'autres choses, de la monnaie européenne, de questions internationales, des questions financières internationales dans le cadre de ses responsabilités à la banque intereuropéenne, au cours de cette période, il essayait justement de mettre à jour ses connaissances et de mieux comprendre les besoins qu'avait ce pays, mais il essayait aussi de répondre à l'invitation de Prodi de participer. Et je pense que des mois se sont écoulés avant qu'il ne prenne cette décision. Lorsqu'il l'a prise, les élections n'avaient pas encore eu lieu. On pensait que la coalition Prodi aurait eu une avance plus grande que celle qu'elle a finalement obtenue, et que le gouvernement bénéficierait d'une stabilité plus grande pour mettre en œuvre ces politiques d'assainissement, car tel était l'objectif à un moment où l'économie mondiale semblait encore évoluer de manière stable et cohérente avec ces grandes nouveautés des pays émergents et avec la puissance de l'économie américaine. Lors de cette discussion, il a parlé avec beaucoup d'entre nous. La Banque d'Italie le voyait désormais comme un homme des institutions, je dirais, qui était entré dans la politique. Et donc... Mais il en va de même pour ce gouvernement. Je ne crois pas dans les gouvernements techniques en soi. En réalité, les gouvernements, au final, sont des gouvernements politiques. Ce gouvernement, et il avait une dimension politique claire dans ce gouvernement, discutait de politique. Bien qu'il ne soit pas élu, la différence réside dans la question de savoir si on l'a élu ou non. Dans un système comme le nôtre, le Parlement est en réalité composé de personnes élues par le peuple, qui choisissent ensuite, par un vote de confiance, ceux qui doivent prendre les décisions au niveau de l'exécutif. Ce n'est pas quelque chose d'inédit dans ce type de structure, même si pour nous, elle est très atypique car en réalité, les ministres de la plupart des gouvernements qu'a eus cette République sont des ministres qui ont obtenu les voix des électeurs, contrairement à lui, et il en était très conscient. Mais il y a une chose que Tommaso a toujours soulignée: «La politique vient avant la technique». Cela l'a fort marqué quand il était jeune et il l'a aussi utilisé une fois l'âge de la maturité atteint.

IV. La personnalité de Tommaso Padoa-Schioppa

[**Renaud Dehousse**] Vous le voyez donc plus comme une personne avec une vision ou des visions politiques très claires et bien sûr une maîtrise des difficultés techniques, et non comme un technicien appelé à faire de la politique un peu par hasard.

[**Ignazio Visco**] Je dirais même que Tommaso Padoa-Schioppa n'était pas un professeur. On peut avoir des conflits avec les milieux universitaires, et il en a eu. Il avait une qualité, celle d'utiliser l'économie, la théorie économique dans la construction de la politique économique, dans la révision institutionnelle mais, en plus d'être doté du sens de l'ironie et d'un peu de malice, il était aussi très serein à l'égard du monde universitaire académique. Quand le monde universitaire proposait des visions simplistes, des visions superficielles ou, mieux, quand il n'appliquait pas ses connaissances, les connaissances développées dans la recherche, dans l'analyse, pour apporter une contribution, une contribution concrète, une contribution, disons, qui puisse être utilisée pour le bien commun. Nous avons tous, je pense, des défauts et des qualités. Padoa-Schioppa avait pour qualité cette capacité de motiver les personnes, de les pousser à tout donner... pour appuyer des projets et parallèlement à cela, il était aussi très critique, il était très attentif aux détails. C'était quelqu'un d'infatigable. Derrière cette apparence, il pouvait sembler peu flexible, parce qu'il allait clairement de l'avant, comme un train, dit-on en italien, mais en réalité, il était bien plus sujet au doute qu'on ne le pense. Il n'aimait peut-être pas laisser paraître ses doutes par peur que cela ne complique la réalisation de l'objectif.

[**Renaud Dehousse**] Une dernière question. Vous avez parlé de son ironie. Pouvez-vous nous donner un exemple, nous raconter un épisode en particulier?

[**Ignazio Visco**] L'une de ses qualités était qu'il donnait à ses amis, à ses collaborateurs, des conseils en matière de lecture, de musique. Il allait parfois même jusqu'à leur offrir l'objet matériel – le disque, le livre. Parmi ses lectures favorites, il y avait Monnet, Spinelli – des classiques. Mais à côté de cela, il avait toujours un petit livre que j'ai très vite reçu: je pense qu'il était dans ses habitudes de l'offrir souvent. C'est un livre d'un auteur italien qui s'appelle Achille Campanile et qui s'intitule «Manuale di conversazione» (guide de conversation). Le titre est intéressant, mais ce livre est une grande satire ironique contre les lieux communs. Et je pense qu'il s'interrogeait justement sur le lieu commun, sur la façon de réussir à le dépasser. Je pense que c'était une personne capable d'y parvenir. Parallèlement à cela, comme on a pu le voir, quand il a essayé de se montrer un peu ironique en public, il n'a pas eu de succès. Il a dit que les impôts étaient quelque chose de merveilleux, mais il voulait dire bien d'autres choses, il voulait dire qu'avec l'argent perçu par l'État, on réussit à satisfaire des besoins publics qui sont nécessaires pour tous: à garantir l'instruction publique, la santé publique, à construire des routes. Il voulait donc dire que c'est bien de contribuer à la communauté. C'était sa façon d'exprimer les choses. Ou alors, quand il a utilisé une autre expression, quand il a dit qu'il fallait que les jeunes quittent leurs parents à un moment donné, il a employé un terme italien, un terme qui est aussi utilisé à d'autres fins, «*bamboccioni*» (grands bébés), qui voulait dire, en gros: «C'est à vous de *vous* rebeller». Son expression avait une connotation de choix, alors qu'il voulait exprimer la conscience qu'il existait une injustice à l'égard des jeunes, à laquelle les parents ne pourraient jamais remédier: ils devaient agir eux-mêmes. C'était donc un grand communicateur pour les personnes instruites, pour les politiques, pour les décideurs; il n'avait pas beaucoup d'expérience dans la communication de masse. Il avait toujours une boutade pour ses collaborateurs, ses amis, des boutades qui émanaient souvent de ces lectures un peu inclassables qui ne parlent pas toujours aux économistes.

[**Renaud Dehousse**] Et bien, il ne me reste plus qu'à vous remercier pour cette conversation et pour votre disponibilité.

[**Ignazio Visco**] Très bien.

[**Renaud Dehousse**] Merci.

[**Ignazio Visco**] Merci beaucoup.